

LE DEVOIR

Vendredi, 16 octobre 2009

WEEK-END CULTURE

Saison élargie et public rajeuni

Le bilan des dix ans de Gradimir Pankov à la direction artistique des Grands Ballets canadiens

FRÉDÉRIQUE DOYON

Un public rajeuni de cinq ans, une saison enrichie de créations et de tournées internationales et un déménagement imminent dans de nouveaux murs: les Grands Ballets canadiens ont fait quelques pas de géant ces dix dernières années sous la gouverne artistique de Gradimir Pankov.

Sur son bureau, les DVD s'empilent comme autant de promesses de nouveaux talents chorégraphiques.

«Il y a trop de chorégraphes et peu de bons chorégraphes», dit-il pourtant d'entrée de jeu, avec un petit air mi-désabusé, mi-triomphe. Car après tout, il promet de dévoiler plusieurs «jeunes chorégraphes inconnus en Amérique» dans les saisons à venir.

Mais d'ici là, il y a cette 10^e saison — qui s'amorçait hier avec *Roméo et Juliette* de Jean-

Christophe Maillot — en forme de rétrospective de la décennie, que nous saisissons plutôt comme l'occasion d'un bilan.

On peut critiquer certains choix artistiques de Gradimir Pankov (*Carmen* de Didy Veldman ou *La Dame de pique* de Kim Brandstrup). Mais on ne peut nier que son parti pris pour la création contemporaine a insufflé à la compagnie un style éclaté, loin des canons classiques qu'elle n'a pas les moyens d'incarner, et qui lui va comme un gant.

«J'ai commandé 13 nouvelles pièces en 10 ans», rappelle le directeur d'origine macédonienne. Sans geste radical, il a imposé certaines figures plus jeunes (Stijn Celis, Didy Veldman et Mauro Bigonzetti) tout en faisant place à des créateurs plus établis sur la scène contemporaine comme Ohad Naharin, Shen Wei et Mats Ek.

«C'est important de continuer

à faire des liaisons entre des choses plus établies comme le ballet classique et le ballet contemporain, croit-il. Il faut préparer le public, c'est notre travail.» D'où le spectacle annuel de ballet classique, attribué à une compagnie invitée.

Il s'était promis d'«allonger la saison artistique», dit-il. Or, elle est passée de 36 à 42 semaines, avec des tournées internationales qui ont fait briller la compagnie à Paris, Jérusalem, Ljubljana au Caire et aux États-Unis.

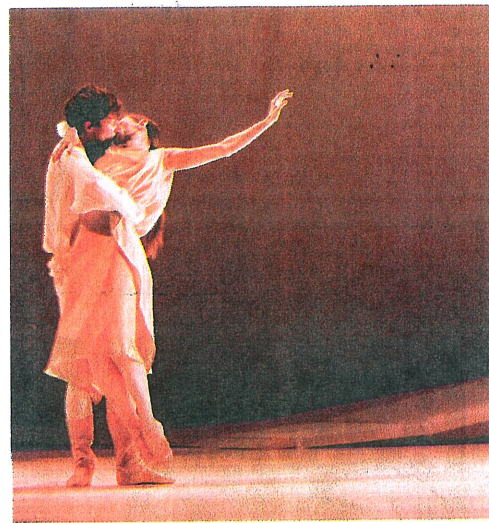
Cette approche lui a aussi permis de relever un défi de taille: rajeunir le public d'une des plus vieilles institutions culturelles du Québec.

«Les abonnements comptent surtout un public vieux et fidèle, mais les deuxième et troisième semaines de spectacle, le public est beaucoup plus jeune», dit-il, non sans fierté d'avoir réussi à faire le pont entre les générations.

«Une étude de marché d'il y a deux ans disait qu'on avait rajeuni notre public de cinq ans», corrobore Alain Dancyger, directeur général des Grands Ballets canadiens (GBC). Et la compagnie ne lésine pas sur les moyens pour accentuer cette tendance. Des groupes de motivation avec des abonnés et des acheteurs de billets individuels, et plus récemment une analyse des 18-30 ans, ont ouvert la porte à de nouvelles activités publiques: les rencontres *Visages de la danse* visent à lever le voile sur les artisans du milieu en général et des GBC en particulier; les samedis de Gradimir permettent au public d'assister à une classe et à une répétition avant le spectacle à la Place des Arts.

Sur le plan plus structurel, il a créé un régime de retraite pour l'équipe des GBC «sans provoquer un déficit qui mettrait en péril la vie de la compagnie». Et il tient presque son rêve de déménagement, nourri depuis son arrivée de la Suisse, où il dirigeait le Ballet du Grand Théâtre de Genève.

«Quand je suis arrivé ici, ma réaction a été: vous travaillez dans cet affreux garage?, se souvient-il. Le chauffeur de taxi n'arrivait même pas à trouver l'endroit.» Et c'est cette «cause» qui le retient entre autres à la direction artistique



JOHN HALL

La 10^e saison des GBCM s'amorçait hier avec *Roméo et Juliette* de Jean-Christophe Maillot.

pour quelque temps encore.

Mais ce qui le réjouit plus que tout, c'est le fait de pouvoir compter sur une troupe au talent démocratiquement réparti.

«La star, c'est la compagnie. Ce n'est pas tel ou tel individu. Je

peux prendre une jeune danseuse du corps de ballet et lui faire danser *Juliette* sans compromettre la qualité d'un spectacle. Ça m'apporte beaucoup de satisfaction.»

Le Devoir